

pour accolytes un juif de Tunis et un italien trois fois rénégal ; des médecins sans malades et des avocats sans cause, leur habit encore gris de la poudre de GOLIUS et de MENINSKI, étaient camarades de vieux mamelucks qui eussent manié plus volontiers le seïf que le kalam. On y comptait des Turcs qui avaient fait, à Marseille, le commerce des pastilles du sérail, et des princes fanariotes, descendant des empereurs de Byzance ; des frères du primat de Syrie, des marquis romains et des negocians en plein vent, qui avaient vendu, sur les boulevards Montmartre, des tuyaux de pipe, des chalets peodorans et de l'essence de rose. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que ce frère d'un primat, ce marquis romain et cet échoppier étaient la même personne, Nicolas Jouary, natif d'Alep-la-Blanchâtre.

Eusèbe de Salle ne semble pas avoir eu lui-même un grand succès en Algérie malgré le portrait flatteur qu'il a tracé de sa personne sous le nom de VERDANSON dans *Ali-le-Renard* : il était considéré d'après mes renseignements comme « prétentieux et ergoteur, et n'ayant ni les connaissances, ni l'assiduité ni le zèle que réclame un poste de quelque importance. » Peut-être trouvons-nous le secret de son humeur dans cette phrase de son roman dans laquelle il dit parlant de l'interprète Verdanson : « Son amour propre était trop susceptible, peut-être, mais il était blessé chaque jour de la différence réelle que l'on faisait entre les officiers à épauettes, et d'autres qui étaient leurs égaux ou leurs supérieurs en grade, mais qui avaient le malheur de ne porter que des broderies. »

*
* *

D'Alger, Eusèbe de Salle rapporta son roman d'*Ali-le-Renard*¹ qui retrace des scènes de notre

1. — Ali le Renard, ou la Conquête d'Alger (1830), Roman historique,